

La cavalcade des « catholiques cowboys »

Jonathan Livernois

Number 325, Fall 2019

60 ans de luttes et d'idées. 1. Une révolution fragile

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91833ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Livernois, J. (2019). La cavalcade des « catholiques cowboys ». *Liberté*, (325), 60–62.

La cavalcade des « catholiques cowboys »

De Pierre Elliott Trudeau à Mathieu Bock-Côté, l'éternel retour

d'un anti-intellectualisme très canadien-français. Par Jonathan Livernois

Theodor Adorno écrivait, dans *Minima Moralia* (1951) : « À Oxford, on distingue deux sortes d'étudiants, les *tough guys* et les intellectuels : aux termes d'une telle opposition, ces derniers seraient donc presque immédiatement assimilables à des femmelettes. Il semble bien que, sur le chemin de la dictature, la classe dominante se polarise selon ces deux extrêmes. » Nous n'irons pas jusque-là, mais force est de constater que cette polarisation a été au cœur même de l'anti-intellectualisme canadien-français. Avant les années 1960, et comme s'ils n'existaient pas, les intellectuels étaient représentés comme le contraire de la soi-disant virilité et vivacité des cultivateurs canadiens-français. Comment penser avoir le temps de réfléchir quand il faut d'abord construire le pays, se borner aux tâches les plus utiles, nourrir sa nation ? Depuis au moins le journaliste Étienne Parent, au XIX^e siècle, on sait que l'heure du « divertissement » des lettres n'a pas sonné, du moins tant que ce pays n'aura pas vieilli, un peu, et que celui qui ne saura participer à l'entreprise d'édification du pays aura l'air bien faible. Même l'intellectuel par excellence du XX^e siècle, André Laurendeau, reprenait cette vision des choses : « Je me demandais comment des personnalités aussi riches se transformaient, dans les usines à bacheliers, en une « élite » rachitique, chez qui la joie et la saveur originelles s'étaient presque éteintes. Il me semblait que nous réussissions mieux nos habitants que nos intellectuels. » « A-t-on déjà vu sur Terre / Un intellectuel musclé ? » demandait Plume Latraverse. Pas dans le Québec de 1959, en tout cas.

Soixante ans plus tard, au moment où *Liberté* peut retirer sa rente du Québec, où en sommes-nous ? L'anti-intellectualisme s'est-il évanoui ? Non, bien sûr que non. Il y a l'anti-intellectualisme banal, gras, qui ne meurt jamais. Les bétotiens ont la couenne dure. Exemple parmi cent : en 2015, Jean Tremblay, à l'époque maire de Saguenay, publiait une vidéo sur internet afin de s'opposer aux « intellectuels de ce monde » qui bloquaient ses projets de développement industriel. Il en appelait alors aux travailleurs et aux syndicats pour... quoi, au juste ? Évidemment, il y a aussi ces images d'Épinal : bourgeois, signataires hypocrites du Pacte pour la transition, qui considèrent qu'à l'est d'Hochelaga-Maisonneuve, c'est la rase campagne. On l'aura deviné : ce n'est pas l'anti-intellectualisme le plus intéressant.

Fort d'une très longue tradition, l'anti-intellectualisme des intellectuels est plus pervers. Il se caractérise notamment par le refus de se considérer comme intellectuel. En France, c'était essentiellement le cas des conservateurs ou des réactionnaires, fussent-ils lettrés. À la fin du XIX^e siècle, le substantif « intellectuel » a d'abord été une insulte lancée par

les antidreyfusards à ces hommes et à ces femmes usant de leur statut professionnel pour mieux se porter à la défense du capitaine injustement condamné. Au Québec, le terme est aussi connoté négativement dès son apparition, en 1903, par le protosociologue Léon Gérin. Lionel Groulx, étudiant en Europe à la même époque, est fasciné par la vie intellectuelle, mais la maintient à une certaine distance. Il a peur d'être contaminé par des virus (idéologiques) étrangers. L'organisme canadien-français est alors bien fragile.

Plus récemment, d'anciens intellectuels se sont aussi transformés en anti-intellectuels. Pierre Elliott Trudeau était bon à ce jeu. En novembre 1980, lors d'un discours à Montréal, le premier ministre du Canada, autrefois intellectuel « indépendant », s'attaqua violemment aux « intellectuels et [aux] artistes du Québec », qu'il opposa à « la population du Québec », la vraie de vraie, qui avait eu le bon jugement de voter « Non » au référendum... Il refusa le coup l'automne suivant, affirmant ironiquement devant des organisateurs libéraux de Québec : « Il n'y a sûrement pas d'intellectuels dans la salle. » Trudeau avait beau déclamer des vers de Rimbaud de temps en temps, il n'était plus de la clique des rêveurs nationalisés. Même le député-poète Gérard Godin, sans renier ce qu'il était, marquait la distinction en 1979 entre les intellectuels dans les nuages et les politiques, dont il faisait maintenant partie : « Les intellectuels ne se reconnaissent plus dans cet État : leur objectif demeure l'indépendance immédiate, tandis que pour nous, hommes politiques, l'aspect réactions populaires est devenu primordial. Nous sommes sur le terrain tandis qu'eux seraient toujours dans un univers platonicien. » Retenons cette référence à « l'univers platonicien ».

Depuis quelque temps, l'anti-intellectualisme des intellectuels, dont les déclinaisons furent nombreuses, prend un nouveau tour. On constate le cas suivant, qui aurait été à peu près impossible il y a soixante ans : des conservateurs taxent leurs ennemis d'anti-intellectualisme et se présentent comme les vrais intellectuels. Ils cherchent désormais à incarner la tradition de Zola – l'intellectuel contre la censure et pour la liberté d'expression, la liberté tout court. Ils vilipendent l'adversaire, qui devient le nouveau censeur, le nouveau réactionnaire, celui qui n'écoute pas l'autre, tendant parfois vers une forme de totalitarisme intellectuel. Il ne s'agit donc plus de refuser l'étiquette d'intellectuel, mais bien plutôt de se l'approprier et de la refuser aux autres. Les anti-modernes ou modernes sceptiques (mettons) d'aujourd'hui ne sont plus gênés. On les reconnaît comme les vrais héritiers des Lumières. L'un des leurs, un petit gars de chez nous, était ainsi récemment présenté par le chroniqueur Louis Cornellier dans *Le Devoir* : il « est un intellectuel d'envergure

qui élève le niveau de la réflexion. Connaisseur des grands débats occidentaux en sociologie, en politique et en philosophie, l'essayiste les commente avec brio et éloquence, dans le respect de ses opposants ». Voici Mathieu Bock-Côté, mesdames et messieurs.

Parler encore de lui? Ne voilà-t-il pas tout simplement l'occasion d'une autre bonne blague pour *happy few*, pour lecteurs de *Liberté*, pour jésuites ne demandant pas mieux que d'être convertis encore et encore? Pourtant, les idées de Mathieu Bock-Côté, ou du moins les effets qu'elles produisent sur la place publique, sont à prendre très au sérieux. Je crois que le sociologue et l'accueil qu'on lui réserve sont révélateurs du parcours des soixante dernières années du champ intellectuel (et anti-intellectuel) canadien-français, puis québécois. Le chemin, depuis 1959, zigzague sur un moyen temps. Pas sûr que Louis-Antoine Dessaulles, au XIX^e siècle, ni André Laurendeau, au milieu du XX^e, auraient pu le prévoir : en 2019, les conservateurs se drapent dans les valeurs des Lumières, tandis que les gens de gauche sont perçus comme les nouveaux censeurs. Changez de côté, vous vous êtes trompés.

En 2019, les conservateurs se drapent dans les valeurs des Lumières, tandis que les gens de gauche sont perçus comme les nouveaux censeurs. Changez de côté, vous vous êtes trompés.



On pourrait certes dire que les forces conservatrices d'hier ne sont plus celles d'aujourd'hui. Que la gauche et la droite ne signifiaient pas la même chose autrefois. Que la question nationale, pendant des décennies, a recouvert de son blanc manteau les disparités idéologiques. On pourrait même affirmer que la gauche a changé et qu'elle n'est plus ce qu'elle était, comme l'écrit encore Cornellier : « Naguère, la gauche défendait les pauvres et la droite se satisfaisait d'un statu quo favorable aux privilégiés. Aujourd'hui, une nouvelle gauche, passée du social au sociétal, met en procès la civilisation occidentale pour cause de racisme, de sexisme et de nationalisme. » On peut être d'accord pour dire que la gauche s'égare parfois dans les querelles byzantines, qui obligent l'homme et la femme de bonne volonté à s'aventurer dans un « océan d'orteils » (dixit Jacques Parizeau, Dieu ait son âme), à respecter autant que faire se peut une rectitude politique qui risque parfois de les broyer. Mais les excès

de l'un ne permettent pas d'oublier ceux de l'autre : *quid* de la droite d'aujourd'hui? A-t-elle changé? Refuse-t-elle ses origines? Elle a le beau jeu. Je peux me tromper, mais je doute fort que Bock-Côté refuse l'héritage de Lionel Groulx, une fois les coins arrondis et les pages roussies déchirées. Il y a là, malgré tout, une sorte de continuité historique – du moins, en pointillé.

Donc, reprenons cette image de l'anti-intellectualisme renversé. Allons à cette chronique récente du *Journal de Montréal*, que Bock-Côté consacre à la « censure » d'une conférence d'Alain Finkelkraut, situation qu'il vivra d'ailleurs à son tour à la librairie Le Port de tête : « C'est par amour de l'humanité qu'ils veulent faire taire ceux qui ne pensent pas comme eux. Cette logique, au vingtième siècle, a conduit au totalitarisme. On l'aura compris, les militants d'extrême gauche ne tiennent pas en haute estime la liberté d'expression. Dans leur esprit, elle permet simplement à ceux qu'ils appellent les dominants de tenir des propos qui heurteraient les dominés. La liberté d'expression serait un leurre contribuant à normaliser des propos qu'ils jugent inacceptables. » Avant d'atteindre le point Godwin, remarquons que les propos de Finkelkraut, guère expliqués, sont néanmoins déchargés ici de toute leur violence idéologique. Ils sont tout bonnement neutralisés par la charge de l'autre, à qui l'on transfère dès lors toute la violence. L'intellectuel de gauche, quant à lui, jamais nommé, est réduit à son rôle anonyme de militant (lire casseur). Un militant qui se passionne souvent pour des causes nées de « l'orthodoxie diversitaire » (je cite l'homme). On peut bien dire que l'on veut débattre d'idées, mais quand la dialectique est cassée parce que la thèse et l'antithèse ne sont pas sur le même axe, tout cela est vain. Même si on dit avoir « le respect de ses opposants »...

Cela n'est pas sans rappeler un passé pas si lointain. Ce n'est pas la première fois que je le dis : la situation ressemble un peu à ce qu'André Belleau notait, dans les années 1960, à propos des rapports entre les « citélibristes » et la jeune génération de *Parti pris*. En effet, à l'en croire, sa génération « se vit acculée à la pire des négativités. Alors que son antiduplessisme et son antinationalisme étaient plus profonds et plus viscéraux que ceux de ses aînés, elle subit l'humiliation de devoir protester qu'elle n'était ni fasciste ni totalitaire ». N'empêche, c'est cette jeune génération qui a fini à Parthenais pendant la crise d'Octobre. Cinquante ans plus tard, on ne parlera pas de générations, mais bien de clans. Le clan IRIS/QS (« c'est de l'appropriation culturelle », « je reconnais que ce territoire autochtone a été conquis par la force ») est pris dans le même piège : ses adversaires claironnent qu'il refuse les règles du jeu, les grandes valeurs de liberté d'expression. Renversement spectaculaire, qui l'accule, à son tour, à la « pire des négativités ». Il ne peut guère répondre. Ce clan, dont on craint qu'il monte à l'assaut du Port de tête, s'épuise dès lors dans une sorte de « protestation indignée », comme le dirait Belleau. Qu'est-ce que cela veut dire? Qu'il est désormais incapable de faire davantage que des gorges chaudes du Péguy de Lorraine. Et quand le sociologue Raphaël Liogier ramasse Bock-Côté à la télévision française, quand le journaliste végane Aymeric Caron le tance sur les ondes de Télé-Québec, nous rions sur Facebook. Outre un livre de Mark Fortier à paraître chez Lux Éditeur et quelques études (notamment celles de Jacques Pelletier) surtout consacrées à ses réflexions sur le Québec, nous ne

sommes pas capables de faire comme les Français de France. C'est, peut-être encore, notre portrait du colonisé.

En effet, notre rapport à la France est concerné, ici. Plusieurs considéreront que la percée hexagonale de Bock-Côté est une extraordinaire victoire pour un petit gars de chez nous. Cornellier le dit bien : « Les affaires de Mathieu Bock-Côté vont bien. Il cartonne en France, où il fait la une des magazines, tout en multipliant les entrevues à la radio et à la télé. » Certes, mais *Causeur*, *Le Figaro* et *Valeurs actuelles* (mon œil) n'occupent pas tout le territoire intellectuel, loin de là. Dans un texte récent du *Journal de Montréal*, qui en a fait ricaner plus d'un (et pourtant, ce n'est pas drôle), Denise Bombardier, passée de l'entourage de François Mitterrand à l'antichambre de la décadence occidentale, s'émerveillait devant la popularité française de Bock-Côté. Je retiens ce passage : « Comme il parvient à battre les Français sur leur propre terrain, celui de la parole percutante, fluide, rationnelle et personnelle, on s'incline devant ce garçon au physique d'un joueur de football américain. » Nous voilà revenus à Adorno et à ses *tough guys*, ma parole. Enfin, et parce que le Québec est majeur, nous exportons des intellectuels musclés, qui savent lire, qui combinent la force nue de l'Amérique et l'intelligence vive de la République des lettres. Enfin, nous envoyons vers la France un de nos vaillants « catholiques cowboys », pour reprendre de nouveau – tout en les travestissant solidement – les mots de Plume Latraverse.

Denise Bombardier ne s'arrête pas de si bon matin : « Le milieu intellectuel parisien n'ouvre pas facilement ses portes aux Québécois. Il faut rendre hommage à MBC qui, sans effort, a séduit Paris sans se folkloriser et sans perdre son authenticité. Que l'on soit d'accord ou non avec ses idées, il exporte une réussite intellectuelle dont le Québec peut être fier. » Le vocabulaire de Bombardier est d'abord celui du Québec inc. (exportation, réussite, fierté québécoise), mais est aussitôt pris dans les rets du Canada français idéologique. Ce n'est pas ou plus la poésie de Gaston Miron, les romans d'Anne Hébert ou les réflexions d'Alain Deneault sur la médiocratie qu'on envoie en Europe. Pourtant, entre Donnacona et Mathieu Bock-Côté, nous avons eu quelques représentants valables dans la métropole française. Ce que nous envoyons par le dernier transatlantique, c'est bien plutôt la nostalgie du Canada français. Et voilà ce qui servira d'appui à des penseurs français, semblables à ceux qui, il y a près d'un siècle, imaginaient une certaine régénération de leur société en lisant *Maria Chapdelaine*.

Celui qui le dit, celui qui l'est

Le 9 mai 2019, dans *Le Journal de Montréal*, son havre de paix idéologique, Bock-Côté s'attaquait à Gérard Bouchard, à Charles Taylor et au rapport qu'ils ont consacré en 2008 aux accommodements raisonnables. Fidèle à son habitude de faire semblant de débattre, Bock-Côté repousse les deux hommes sur un autre palier. Au diable la thèse et l'antithèse : Bouchard et Taylor sont réduits au statut de « duo comique ». Et pour les tenir à cette hauteur, il faut les diminuer. Le curriculum vitae de Bouchard est ainsi passé à la déchiqueteuse : selon Bock-Côté, il a été un « compétent historien du Saguenay » qui s'est « recyclé en théoricien de la nation à la fin des années 1990 ». Rien que ça. Argument massue : « Quand on relit les ouvrages de Bouchard, on constate à

quel point ils étaient décrochés de la réalité. » Même chose pour Charles Taylor, réduit au rôle de « militant hargneux » : « Taylor, quant à lui, est un authentique philosophe. Mais plus il s'approche de la vie politique concrète, plus sa pensée s'embrouille. » Laissez-moi ridiculiser Charles Taylor.

Considérer que les adversaires sont déconnectés de la vraie réalité, qu'ils sont éloignés du « peuple », ce n'est pas

Ce que nous envoyons par le dernier transatlantique, c'est bien la nostalgie du Canada français.



un argument, c'est une vieille technique anti-intellectuelle. Bock-Côté est un homme de tradition. Dans le *Théétète* de Platon, on relate cette anecdote à propos de Thalès de Milet, que j'aime beaucoup : « Thalès étant, mon cher Théodore, tombé dans un puits, tandis que, occupé d'astronomie, il regardait en l'air, une petite servante thrace, toute mignonne et pleine de bonne humeur, se mit, dit-on, à le railler de mettre tant d'ardeur à savoir ce qui est au ciel, alors qu'il ne s'apercevait pas de ce qu'il y avait devant lui et à ses pieds ! » Vous aurez compris que Bouchard et Taylor sont tombés dans le puits, tandis que Bock-Côté est avec les siens. Il serait à la fois timonier et cultivateur que je ne serais pas surpris.

Serait-ce là de l'anti-intellectualisme ? Cela me semble possible. Chose certaine, la posture de Bock-Côté rappelle très bien ce que dénonçait l'écrivain André Langevin, il y a près de soixante ans : « En plus de charger [l'intellectuel] de toutes les déviations et de le placer, lui le traître, au centre de cette crise de conscience inexplicable qui, sans lui, n'eût jamais été amorcée, on flattait en même temps un vieux préjugé populaire contre le travailleur de l'esprit, ce mauvais fils incapable de manier la bêche et le pic, qui rêvait dans les pissenlits quand le foin brûlait dans les champs faute de bras pour les couper, qu'on finissait par chasser après avoir contrarié son envie de partir. » Voilà.

En somme, je nous invite collectivement à continuer à tomber dans le puits pendant que les champs brûlent. Nous finirons bien par réussir nos intellectuels. **L**

Jonathan Livernois est professeur agrégé d'histoire littéraire et intellectuelle au Département de littérature, théâtre et cinéma de l'Université Laval. Il a récemment fait paraître *La révolution dans l'ordre : une histoire du duplessisme* (Boréal, 2018).